

УИЛЪЯМ ШЕКСПИР

TOUT EST BIEN
QUI FINIT BIEN

Уильям Шекспир

Tout est bien qui finit bien

«Public Domain»

Шекспир У.

Tout est bien qui finit bien / У. Шекспир — «Public Domain»,

Содержание

NOTICE	5
PERSONNAGES	7
ACTE PREMIER	8
SCÈNE I	8
SCÈNE II	12
SCÈNE III	14
ACTE DEUXIÈME	19
SCÈNE I	19
Конец ознакомительного фрагмента.	21

William Shakespeare

Tout est bien qui finit bien

NOTICE SUR TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

C'est à une des plus intéressantes nouvelles de Boccace que nous devons cette pièce. En voici les principaux événements que Shakspeare a transportés sur la scène en leur donnant une nouvelle vie, par ce charme de sensibilité et cette verve comique qui lui manquent si rarement.

Un grand médecin, appelé Gérard de Narbonne, avait laissé une fille qui, élevée dans le palais du comte de Roussillon, avait conçu l'amour le plus tendre pour son fils unique, le jeune Bertrand. Celui-ci fut mandé à la cour après la mort de son père, et la pauvre Gillette, c'était le nom de la fille de Gérard, resta en Roussillon bien résolue de n'avoir jamais d'autre époux que Bertrand.

Bientôt elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule déclarée incurable; son père lui avait légué plusieurs secrets de son art, et Gillette conçut l'espoir de guérir le monarque. Elle se rendit à Paris. Le roi lui promit que, si son remède réussissait, il la marierait avec l'homme le plus noble et le plus riche du royaume, qu'elle choisirait elle-même. Il fut guéri et Gillette demanda le comte Bertrand.

Celui-ci se crut déshonoré par une alliance au-dessous de son rang; mais le roi commanda en maître, il fallut obéir. Aussitôt après la célébration du mariage, le comte Bertrand partit pour la Toscane et prit du service parmi les Florentins alors en guerre avec les Siennois. Gillette s'en retourna en Roussillon d'où elle envoya dire au comte que, si sa présence était la cause de son exil volontaire, elle s'éloignerait pour toujours. Bertrand lui fit répondre qu'il était fermement résolu de ne point vivre avec elle jusqu'au jour où elle serait en possession de son anneau, et aurait un fils de lui. Il croyait exiger l'impossible; mais Gillette déguisée en pèlerine, partit pour Florence où elle logea chez une veuve, qui, sans la connaître, lui apprit que le comte de Roussillon était amoureux d'une de ses voisines, jeune, belle et vertueuse quoique pauvre. Gillette fut trouver la mère de sa rivale, se découvrit à elle et lui promit une forte récompense si elle voulait favoriser ses projets. On fit dire au comte que la jeune fille céderait à ses vœux, mais qu'elle demandait son anneau pour gage de sa foi. Bertrand envoya son anneau et s'empressa d'aller à une heure fixée au rendez-vous qui lui fut donné. Ce fut Gillette qui le reçut dans ses bras et qui répéta plusieurs fois cette innocente supercherie, jusqu'à ce que des signes évidents de grossesse vinssent accomplir tous ses souhaits. Enfin le comte, instruit de l'absence de sa femme et cédant aux instances de ses vassaux, revint dans sa patrie. Cependant Gillette mit au monde deux enfants jumeaux qui ressemblaient beaucoup à leur père; elle se rendit elle-même en Roussillon après ses couches, et y arriva le jour où son époux donnait un grand festin. La pèlerine se présenta au milieu de l'assemblée portant ses deux enfants sur ses bras. Elle se jeta aux genoux du comte, lui donna l'anneau et lui avoua tout. Bertrand touché reçut Gillette pour son épouse.

Tout ce que Shakspeare a ajouté à ce fond, déjà si intéressant, n'est pas également heureux et probable. L'obstination et la pétulance de Bertrand sont bien peintes; mais son caractère nous semble odieux; c'est un gentilhomme sans générosité, lâche, ingrat et menteur éhonté. Le poète devait aux vertus d'Hélène et à la morale de le punir; mais il avait peut-être malgré lui de l'indulgence pour le fils de cette comtesse si bonne et si aimable, et que sa sagesse et sa tendresse pour Hélène élèvent au-dessus de tous les préjugés ridicules de la naissance. Shakspeare n'a peut-être pas osé être trop sévère pour celui qu'aimait cette même Hélène, si douce et si modeste malgré la position critique où

l'a placée le sot orgueil de Bertrand; on devine ce sentiment du poète dans la conduite du roi, dont la reconnaissance ingénieuse eût craint d'humilier sa bienfaitrice dans son époux.

Le personnage comique de la pièce est un peu usé sur le théâtre depuis que nous y avons tant de fanfarons de la même famille; mais Parolles et ses aventures ont passé en proverbe en Angleterre. La scène du tambour est digne de Molière, et nous apprécierions encore davantage Parolles, si nous ne connaissions pas Falstaff.

Selon Malone, cette pièce aurait été composée en 1598.

PERSONNAGES

LE ROI DE FRANCE.

LE DUC DE FLORENCE.

BERTRAND, comte de Roussillon.

LAFEU, vieux courtisan.

PAROLLES ¹, parasite à la suite de Bertrand.

PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS, qui servent avec Bertrand dans la guerre de Florence.

UN INTENDANT, }

UN PAYSAN BOUFFON, } au service de la comtesse de Roussillon.

LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de Bertrand.

HÉLÈNE, protégée de la comtesse.

UNE VIEILLE VEUVE de Florence.

DIANE, fille de cette veuve.

VIOLENTA, }

MARIANA ², } voisines et amies de la veuve.

SEIGNEURS DE LA COUR DU ROI, UN PAGE, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS ET FLORENTINS.

La scène est tantôt en France, tantôt en Toscane

¹ *Parolles*, mauvaise orthographe de notre mot *parole*.

² Personnage muet qui ne paraît qu'une fois.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

On est en Roussillon. Appartement dans le palais de la comtesse

Entrent BERTRAND, LA COMTESSE DE ROUSSILLON HÉLÈNE ET LAFEU, tous en deuil

LA COMTESSE. – En laissant mon fils se séparer de moi, j'enterre un second époux.

BERTRAND. – Et moi, en m'éloignant, madame, je pleure de nouveau la mort de mon père: mais il me faut obéir aux ordres de Sa Majesté. Devenu son pupille ³, je suis plus que jamais dans sa dépendance.

LAFEU. – Vous, madame, vous retrouverez un époux dans la bonté du roi. (*A Bertrand.*) Et vous, seigneur, un père. Un roi, qui dans tous les temps est si universellement bon, doit nécessairement conserver sa bienveillance pour vous, dont le mérite la ferait naître là où elle manquerait bien loin de ne la pas trouver là où elle abonde.

LA COMTESSE. – Que peut-on espérer de la guérison du roi?

LAFEU. – Madame, il a congédié tous ses médecins. Sous leur direction, il a fatigué le temps de ses espérances, sans trouver d'autre avantage dans leurs remèdes que de perdre l'espérance avec le temps.

LA COMTESSE. – Cette jeune personne avait un père (oh! *avait!* que ce mot réveille un triste souvenir!) dont la science égalait presque la probité. Si elle eût été aussi loin, il aurait rendu la nature immortelle, et la mort aurait pu jouer faute d'ouvrage. Plût à Dieu que pour le bonheur du roi il fût encore vivant! je crois qu'il aurait été la mort de sa maladie.

LAFEU. – Comment l'appeliez-vous, madame, cet homme dont vous parlez?

LA COMTESSE. – Il était fameux, monsieur, dans son art, et il avait bien mérité de l'être; – Gérard de Narbonne.

LAFEU. – C'était vraiment un habile homme, madame. Le roi parla de lui dernièrement avec beaucoup d'éloges et de regrets. Il avait assez de science pour vivre encore, si la science pouvait être un préservatif du trépas.

BERTRAND. – Quel est le mal, mon bon seigneur, qui mine les jours du roi?

LAFEU. – Une fistule, seigneur.

BERTRAND. – Je n'avais jamais entendu parler de ce mal.

LAFEU. – Je voudrais bien qu'il fût encore inconnu. – Cette jeune personne est donc la fille de Gérard de Narbonne?

LA COMTESSE. – Sa seule enfant, seigneur, et léguée à mes soins. J'ai d'elle toutes les bonnes espérances que promet son éducation. Elle hérite de ces heureuses dispositions qui embellissent encore les beaux dons de la nature; car, lorsqu'un naturel pervers est doué d'aimables qualités, ces éloges sont mêlés de pitié, puisque ces qualités sont à la fois des vertus et des traîtres: chez Hélène, elles sont relevées encore par sa simplicité; elle a reçu la vertu de la nature, et elle a su se rendre parfaite.

³ Les enfants mineurs des grands seigneurs féodaux étaient les pupilles du monarque.

LAFEU. – Vos louanges, madame, font couler ses larmes.

LA COMTESSE. – C'est la meilleure manière dont une jeune fille puisse assaisonner l'éloge qu'elle entend d'elle. Le souvenir de son père n'approche jamais de son cœur que la violence de son chagrin ne prive ses joues de tout signe de vie. N'y pensez plus, Hélène: allons, plus de larmes; on pourrait croire que vous affectez plus de tristesse que vous n'en ressentez.

HÉLÈNE. – J'ai l'air triste, en effet; mais je le suis réellement.

LAFEU. – Des regrets modérés sont un tribut que l'on doit aux morts: le chagrin excessif est l'ennemi des vivants.

HÉLÈNE. – Si les vivants sont ennemis du chagrin, il se détruit bientôt par son excès même.

BERTRAND. – Madame, je demande votre bénédiction.

LAFEU. – Comment entendons-nous cela?

LA COMTESSE. – Reçois ma bénédiction, Bertrand. Ressemble à ton père par tes actions comme par tes traits. Que la noblesse de ton sang et ta vertu rivalisent en toi, et que ton mérite partage avec ta naissance. Aime tous les hommes; fie-toi à quelques-uns; ne fais tort à aucun. Fais craindre plutôt que sentir ta puissance à ton ennemi. Garde ton ami sous la clef de ta propre vie. Qu'on te reproche ton silence, et jamais d'avoir parlé. Que toutes les grâces que le ciel voudra t'accorder encore et que mes prières importunes pourront lui arracher, pleuvent sur ta tête! Adieu, seigneur. – Ce jeune homme est un courtisan bien novice. Mon cher seigneur, conseillez-le.

LAFEU. – Il ne peut manquer de recevoir les meilleurs conseils, si son amitié veut les écouter.

LA COMTESSE. – Que le ciel te bénisse! Adieu, Bertrand.

(Elle sort.)

BERTRAND, à *Hélène*. – Que tous les vœux qui peuvent se former dans votre cœur soient vos serviteurs! Soyez la consolation de ma mère, votre maîtresse, et qu'elle vous soit chère.

LAFEU. – Adieu, ma belle enfant. Vous devez soutenir la réputation de votre père.

(Bertrand et Lafeu sortent.)

HÉLÈNE. – Oh! si c'était tout! – Je ne pense plus à mon père; et ces grosses larmes honorent plus sa mémoire que celles que j'ai répandues pour lui. – A qui ressemblait-il donc? Je l'ai oublié. Mon imagination ne conserve aucune image que celle de Bertrand. Je suis perdue; il n'y a plus de vie, plus de vie pour moi, si Bertrand s'éloigne de ces lieux. Autant vaudrait que je fusse éprise de quelque étoile brillante, et que je songeasse à l'épouser; tant il est au-dessus de moi! Il faut que je me contente de recevoir les obliques rayons de sa lumière éloignée. Je ne puis arriver jusqu'à sa sphère: ainsi l'ambition de mon amour est son propre tourment. La biche qui voudrait s'unir avec le lion doit mourir d'amour. Il m'était doux, quoique ce fût une souffrance, de le voir à toute heure, de m'asseoir devant lui, et de pouvoir graver le bel arc de ses sourcils, son oeil fier et ses cheveux bouclés, sur la table de mon cœur... mon cœur trop prompt à retracer tous les traits et les particularités de son visage chéri. Mais à présent le voilà parti, et mon amour idolâtre va sanctifier ses reliques. – Qui vient ici? – (*Entre Parolles.*) Un homme de sa suite, que j'aime à cause de Bertrand; et cependant je le connais pour un menteur avéré. Je le regarde comme aux trois quarts sot, et comme un lâche parfait. Cependant toutes ces mauvaises qualités lui vont si bien qu'elles trouvent un asile, tandis que la vertu, d'une trempe d'acier, se morfond exposée aux injures de l'air. Aussi voyons-nous très-souvent la Sagesse glacée au service de la Folie pompeusement parée.

PAROLLES. – Dieu vous garde, belle reine!

HÉLÈNE. – Et vous aussi, monarque!

PAROLLES. – Monarque? non.

HÉLÈNE. – Ni reine non plus.

PAROLLES. – Étiez-vous là occupée à méditer sur la virginité?

HÉLÈNE. – Oui. Vous avez quelque chose de l'air d'un guerrier. Il faut que je vous fasse une question: l'homme est l'ennemi de la virginité; par quel moyen pouvons-nous la défendre contre ses attaques?

PAROLLES. – Tenez-le à distance.

HÉLÈNE. – Mais il nous assiège; et notre virginité, quoique vaillante à la défense, est faible pourtant. Enseignez-nous donc quelque expédient guerrier pour la résistance.

PAROLLES. – Il n'y en a pas. L'homme qui met le siège devant vous vous minera et vous fera sauter en l'air.

HÉLÈNE. – Que le ciel préserve notre pauvre virginité des mineurs et des bombardiers! N'y a-t-il pas aussi un art militaire par lequel les vierges puissent contre-miner les hommes?

PAROLLES. – La virginité une fois à terre, l'homme en sautera plus vite en l'air. Diantre! en mettant de nouveau l'homme à terre, vous perdez votre ville par la brèche que vous avez faite vous-même. Dans la république de la nature, la politique n'est pas de conserver la virginité; sa perte augmente le nombre des sujets. Jamais vierge ne serait née s'il n'y avait eu auparavant une virginité de perdue. L'étoffe dont vous avez été formée est celle dont on fait les vierges. Pour une virginité perdue on en peut trouver dix: la garder toujours, c'est la perdre pour jamais. Allons, c'est une compagne trop froide; il faut s'en défaire.

HÉLÈNE. – Je la défendrai encore un peu de temps, quand je devrais m'exposer à mourir vierge.

PAROLLES. – Il y a peu de chose à dire en sa faveur: c'est contre l'ordre de la nature. Parler pour défendre la virginité, c'est accuser sa mère: ce qui est une désobéissance notoire. Celui qui se pend fait comme la vierge; car la virginité se tue elle-même: et l'on devrait l'enterrer hors de la terre bénite, dans les grands chemins, comme une coupable signalée contre la nature. La virginité engendre des mites comme le fromage; elle se consume elle-même jusqu'à la croûte, et meurt en dévorant sa propre substance. De plus, la virginité est hargneuse, arrogante, vaine, gonflée d'amour-propre; ce qui est le péché le plus expressément défendu par les canons. Ne la gardez pas: vous ne pouvez que perdre avec elle. Défaites vous-en, et dans dix ans vous l'aurez doublée, ce qui fait un intérêt très-honnête; et encore le principal lui-même n'en vaudra guère moins. Allons, ne gardez pas cela.

HÉLÈNE. – Mais que faut-il faire, monsieur, pour la perdre à son gré?

PAROLLES. – Attendez: voyons. – Que faire, dites-vous? Ma foi, mal faire: aimer celui qui ne l'aime pas. La virginité est un meuble qui perd son lustre dans le repos ⁴; plus on la garde, moins elle vaut: défaites-vous-en, tandis qu'elle est encore de vente: profitez du temps où on la recherche. La virginité ressemble à un vieux courtisan qui porte un habit à l'antique, riche, mais qui n'est plus de mode, comme ces parures et ces cure-dents qu'on ne porte plus aujourd'hui. Votre datte ⁵ vaut mieux dans un pâté ou un potage que sur vos joues; et votre virginité, votre antique virginité ressemble à une de nos poires passées de France, elle a mauvais air, elle est sèche, enfin c'est une poire passée: elle valait mieux jadis; oui, mais ce n'est plus qu'une poire passée; qu'en voulez-vous faire?

HÉLÈNE. – Ma virginité n'en est pas encore là. – Votre maître y retrouverait mille amours, une mère et une maîtresse, un ami, un phénix, un capitaine et un ennemi; un guide, une déesse et une souveraine, un conseiller, une traîtresse et une amie: son humble ambition, sa fière humilité, sa concorde discordante et sa douce discorde; sa foi, son doux malheur avec un monde de jolis petits chrétiens charmants, dont Cupidon jaserait en souriant. – Alors il sera... Je ne sais pas ce qu'il sera. – Que la main de Dieu le conduise! – La cour est un endroit où l'on apprend et Bertrand est un de ceux...

PAROLLES. – Eh bien! quoi; un de ceux?..

⁴ *With lying*, le repos du lit, jeu de mot.

⁵ Jeu de mot sur *date*, époque et *datte* fruit.

HÉLÈNE. – A qui je souhaite du bien. – Il est bien malheureux que...

PAROLLES. – Qui est-ce qui est malheureux?

HÉLÈNE. – Que nos vœux n'aient pas un corps qu'on puisse rendre sensible, afin que nous, qui sommes nés pauvres, et dont les étoiles inférieures nous bornent aux seuls désirs, nous puissions transmettre leurs effets jusqu'à nos amis absents, et montrer ce que nous devons nous contenter de penser sans en recueillir aucune reconnaissance!

(Un page entre.)

LE PAGE. – Monsieur Parolles, Monseigneur vous demande.

(Le page sort.)

PAROLLES. – Adieu, ma petite Hélène. Si je puis me ressouvenir de toi, je songerai à toi quand je serai à la cour.

HÉLÈNE. – Monsieur Parolles, vous êtes né sous une étoile bien charitable.

PAROLLES. – Je suis né sous Mars, moi.

HÉLÈNE. – Oui, c'est sous Mars même que je vous crois né.

PAROLLES. – Et pourquoi sous Mars?

HÉLÈNE. – Vous avez soutenu tant de guerres, qu'il faut absolument que vous soyez né sous Mars.

PAROLLES. – Et lorsqu'il était la planète prédominante.

HÉLÈNE. – Plutôt, je crois lorsqu'il était rétrograde.

PAROLLES. – Pourquoi jugez-vous ainsi?

HÉLÈNE. – Vous savez si bien rétrograder, quand vous combattez.

PAROLLES. – C'est pour en prendre plus d'avantage.

HÉLÈNE. – C'est aussi pour cela que l'on fuit, quand la crainte conseille de chercher sa sûreté. Mais ce mélange de courage et de peur qui est en vous est une vertu dont l'aile est bien rapide, et dont le vol me plaît infiniment.

PAROLLES. – J'ai la tête si occupée d'affaires, que je ne suis pas en état de vous faire une réponse piquante. Je serai à mon retour un parfait courtisan, mon instruction servira à vous naturaliser, et vous serez en état de recevoir les conseils d'un homme de cour, et de comprendre les avis qu'il vous consacrera. Autrement, vous mourrez dans votre ingratitude, et votre ignorance vous perdra. Adieu. Quand vous aurez du loisir, récitez vos prières; et quand vous n'en aurez point, souvenez-vous de vos amis: procurez-vous un bon mari, et traitez-le comme il vous traitera: et là-dessus, adieu.

(Il sort.)

HÉLÈNE. – Souvent ces ressources, que nous attribuons au ciel, résident en nous-mêmes. Le destin nous laisse une libre carrière; il ne tire en arrière nos projets languissants que lorsque nous sommes paresseux nous-mêmes. Quelle est cette puissance qui élève mon amour si haut, et qui me fait voir ce dont je ne puis rassasier mes regards? Souvent deux êtres entre lesquels la fortune a jeté un espace immense, la nature les réunit comme deux moitiés, et les amène à s'embrasser, comme s'ils étaient nés l'un pour l'autre. Les entreprises extraordinaires sont impossibles pour qui mesure leur difficulté par ses sens, et qui s' imagine que ce qui n'est pas arrivé ne peut arriver. Quelle femme vit-on jamais s'efforcer de faire connaître son mérite, qui ait échoué dans ses amours? La maladie du roi... – Mon projet peut tromper mon espoir; mais ma résolution est bien arrêtée, et elle ne m'abandonnera pas.

SCÈNE II

Paris. Appartement dans le palais du roi

Fanfares. LE ROI DE FRANCE *paraît avec sa suite; il tient des lettres à la main*

LE ROI. – Les Florentins et les Siennois en sont venus aux mains. Ils ont combattu avec un avantage égal, ils continuent la guerre avec courage.

PREMIER SEIGNEUR. – C'est ce qu'on dit, sire.

LE ROI. – Mais c'est fort incroyable. Nous recevons la confirmation de cette nouvelle par mon cousin d'Autriche, qui me prévient que les Florentins vont nous demander un prompt secours. Là-dessus notre bon ami préjuge lui-même la proposition, et il semble désirer que nous les refusions.

PREMIER SEIGNEUR. – Son amitié et sa prudence, dont il a donné de si grandes preuves à Votre Majesté, méritent bien qu'on lui accorde la plus grande confiance.

LE ROI. – Il a décidé notre réponse, et Florence est refusée, avant d'avoir demandé. Mais pour nos gentilshommes qui désirent essayer du service toscan, je les laisse entièrement libres de se ranger de l'un ou de l'autre parti.

SECOND SEIGNEUR. – Cela peut servir d'école militaire à notre jeune noblesse, qui est malade faute d'air et d'exploits.

LE ROI. – Qui vient à nous?

(Entrent Bertrand, Lafeu, Parolles.)

PREMIER SEIGNEUR. – C'est le comte de Roussillon, mon bon seigneur, le jeune Bertrand.

LE ROI. – Jeune homme, tu portes la physionomie de ton père. La nature libérale ne t'a point ébauché à la hâte: elle a pris soin à te former. Puisses-tu hériter aussi des vertus morales de ton père! Sois le bienvenu à Paris.

BERTRAND. – Que Votre Majesté daigne recevoir mes remerciements et mes hommages!

LE ROI. – Je voudrais avoir encore aujourd'hui cette rigueur de corps que je possédais lorsque jadis ton père et moi nous fîmes nos premières armes ensemble! Il était exercé à fond dans tout le service de ce temps-là, et il était l'élève des plus braves capitaines. Il résista longtemps; mais à la fin la hideuse vieillesse nous a atteints tous deux, et nous a dépouillés de la force d'agir. Je me sens plus jeune en parlant de votre bon père. Dans sa jeunesse, il avait cet esprit caustique que je suis à portée de remarquer aujourd'hui chez nos jeunes seigneurs. Mais ils peuvent railler tant que leurs propres railleries retombent sur leur personne obscure encore, avant qu'ils puissent couvrir leur légèreté sous l'éclat de leur gloire. Mais lui, il était un courtisan si parfait, qu'il n'y avait ni mépris ni amertume dans ses railleries ou sa fierté. S'il s'en glissait parfois, ce n'était jamais que pour repousser l'injure de son égal. Son honneur lui servait de cadran, et lui marquait la minute précise où il devait parler, et sa langue obéissait à sa direction. Ceux qui étaient au-dessous de lui, il les traitait comme des créatures d'une autre classe, et il abaissait son élévation jusqu'à leurs rangs inférieurs. Il les rendait fiers par son humilité, et il s'humiliait encore pour recevoir leurs louanges maladroitement. Voilà l'homme qui devrait servir de modèle aux jeunes gens de nos jours; et s'il était bien suivi, il leur montrerait qu'ils ne font que rétrograder.

BERTRAND. – La mémoire de ses vertus, sire, est plus glorieuse dans votre souvenir que sur sa tombe; et son épitaphe est moins honorable pour son nom que vos royaux éloges.

LE ROI. – Plût à Dieu que je fusse avec lui! – Il avait toujours coutume de dire... (il me semble l'entendre en ce moment. Il ne jetait pas ses paroles sensées dans les oreilles, il les y greffait pour y croître et y porter du fruit.) – Il disait: «Que je ne vive plus... – Tel était le début de son aimable mélancolie quand il avait fini son badinage. – Que je ne vive plus, disait-il, dès que ma lampe manquera d'huile, afin que son reste de lueur ne soit pas un objet de risée pour ces jeunes étourdis, dont l'esprit superbe dédaigne tout ce qui n'est pas nouveau, dont le jugement se borne à être le créateur de leurs toilettes, et dont la constance expire même avant ces modes passagères!» C'était là ce qu'il souhaitait; et ce que je souhaite après lui; puisque je ne puis plus apporter à la ruche ni cire ni miel, je voudrais en être promptement congédié, pour céder la place à des travailleuses.

SECOND SEIGNEUR. – Vous êtes aimé, sire, et ceux qui vous aiment le moins seront les premiers à regretter que vous n'y soyez plus.

LE ROI. – Je remplis une place, je le sais... – Combien y a-t-il, comte, que le médecin de votre père est mort? – Il était très-renommé.

BERTRAND. – Sire, il y a environ six mois.

LE ROI. – S'il était vivant, j'essayerais encore de lui. – Prêtez-moi votre bras. – Tous les autres m'ont usé à force de remèdes. Que la nature et la maladie se disputent maintenant l'événement à leur loisir. – Soyez le bienvenu, comte; mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

BERTRAND. – Je remercie Votre Majesté.

(Ils sortent. – Fanfares.)

SCÈNE III

La scène est en Roussillon. Appartement dans le palais de la comtesse

LA COMTESSE, *son* INTENDANT ET UN BOUFFON ⁶

LA COMTESSE. – Je suis prête à vous entendre à présent: qu'avez-vous à dire de cette jeune demoiselle?

L'INTENDANT. – Madame, je désirerais que l'on pût trouver dans le journal de mes services passés tous les soins que j'ai pris pour tâcher de vous contenter; car nous blessons notre modestie, et nous ternissons la pureté de nos services en les publiant nous-mêmes.

LA COMTESSE. – Que fait ici ce maraud? Retirez-vous, drôle; toutes les plaintes que j'ai entendues sur votre compte, je ne les crois pas toutes... non...; mais c'est la faute de ma lenteur à croire; car je sais que vous ne manquez pas de folie pour commettre ces méchancetés, et que vous avez assez d'adresse pour les commettre subtilement.

LE BOUFFON. – Vous n'ignorez pas, madame, que je suis un pauvre diable.

LA COMTESSE. – C'est bien, monsieur.

LE BOUFFON. – Non, madame, il n'est pas bien que je sois pauvre, quoique la plupart des riches soient damnés. Mais si je puis obtenir le consentement de Votre Seigneurie pour entrer dans le monde, la jeune Isabeau et moi, nous ferons comme nous pourrons.

LA COMTESSE. – Tu veux donc aller mendier?

LE BOUFFON. – Je ne mendie rien, madame, que votre consentement dans cette affaire.

LA COMTESSE. – Dans quelle affaire?

LE BOUFFON. – Dans l'affaire d'Isabeau et la mienne. Service n'est pas héritage; et je crois bien que je n'obtiendrai jamais la bénédiction de Dieu, avant d'avoir une postérité de mon sang; car on dit que les enfants sont une bénédiction.

LA COMTESSE. – Dis-moi ta raison: pourquoi veux-tu te marier?

LE BOUFFON. – Mon pauvre corps, madame, le demande: je suis poussé par la chair; et il faut qu'il aille celui que le diable pousse.

LA COMTESSE. – Sont-ce là toutes les raisons de monsieur?

LE BOUFFON. – Vraiment, madame, j'en ai encore d'autres, et de saintes; qu'elles soient ce qu'elles voudront.

LA COMTESSE. – Peut-on les savoir?

LE BOUFFON. – J'ai été, madame, une créature corrompue, comme vous et tous ceux qui sont de chair et de sang; et, en vérité, je me marie, afin de pouvoir me repentir ⁷...

LA COMTESSE. – De ton mariage plutôt que de la méchanceté.

LE BOUFFON. – Je suis absolument dépourvu d'amis, madame, et j'espère m'en procurer par ma femme.

LA COMTESSE. – Maraud! de tels amis sont tes ennemis.

LE BOUFFON. – Vous n'y êtes pas, madame, ce sont de grands amis; car les fripons viennent faire pour moi ce que je suis las de faire. Celui qui laboure ma terre épargne mon attelage et me laisse en recueillir la moisson: si je suis déshonoré, il est mon valet: celui qui réjouit ma femme est le

⁶ C'est toujours le *clown*, ou bouffon domestique.

⁷ Marie-toi en hâte et repens-toi à loisir, c'est un vieux proverbe.

bienfaiteur de ma chair et de mon sang; celui qui fait du bien à ma chair et à mon sang aime ma chair et mon sang; celui qui aime ma chair et mon sang est mon ami: *Ergo*, celui qui embrasse ma femme est mon ami. Si les hommes pouvaient être contents de ce qu'ils sont, il n'y aurait aucune crainte à avoir dans le mariage; car le jeune Charon le puritain, et le vieux Poysam le papiste, quoique leurs coeurs diffèrent en religion, leurs têtes à tous les deux n'en font qu'une. Ils peuvent jouer de la corne ensemble comme tous les daims du troupeau.

LA COMTESSE. – Seras-tu donc toujours une mauvaise langue et un drôle calomniateur?

LE BOUFFON. – Je suis un prophète ⁸, madame, et je dis la vérité par le plus court chemin.

«Je répéterai la ballade
Que les hommes trouveront vraie
Le mariage vient par destinée;
Le coucou chante par nature.»

LA COMTESSE. – Retirez-vous; je vous parlerai plus tard.

L'INTENDANT. – Voudriez-vous, madame, lui dire d'appeler Hélène: j'ai à vous parler d'elle?

LA COMTESSE. – L'ami, dites à Mademoiselle que je voudrais lui parler; c'est Hélène que je demande.

LE BOUFFON.

Quoi, dit-elle, était-ce ce beau visage
Qui fut cause que les Grecs saccagèrent Troie?
Folle entreprise! folle entreprise!
Était-ce là la joie du roi Priam?
Elle soupira en s'arrêtant,
En s'arrêtant elle soupira
Et prononça cette sentence:
«Sur neuf mauvaises s'il y en a une bonne,
Il y en a donc une bonne sur dix.»

LA COMTESSE. – Quoi, une bonne sur dix! Vous altérez la chanson, coquin.

LE BOUFFON. – Une bonne femme sur dix, c'est purifier la chanson, madame. Si le bon Dieu voulait pourvoir ainsi le monde toute l'année, je ne me plaindrais pas de la dîme des femmes, si j'étais le curé. Une sur dix! vraiment s'il nous naissait seulement une bonne femme à chaque comète, ou à chaque tremblement de terre, la loterie serait bien améliorée; mais à présent un homme peut s'arracher le coeur avant de tirer une bonne femme.

LA COMTESSE. – Voulez-vous vous en aller, monsieur le drôle, et faire ce que je vous commande?

LE BOUFFON. – Qu'un homme puisse être aux ordres d'une femme sans qu'il en arrive malheur! Quoique l'honnêteté ne soit pas puritaine... elle ne veut cependant faire de mal à personne; et elle consentira à porter le surplus de l'humilité sur la robe noire d'un coeur gonflé d'orgueil. Sérieusement je pars: mon affaire est de dire à Hélène de venir ici.

(Il sort,)

LA COMTESSE. – Eh bien! maintenant! qu'y a-t-il?

⁸ La superstition de l'instinct divin possédé par les fous existe dans beaucoup de pays. Les Turcs ont encore pour eux une vénération religieuse.

L'INTENDANT. – Je sais, madame, que vous aimez tendrement votre suivante.

LA COMTESSE. – Oui, je l'aime: son père me l'a léguée; et elle-même, sans autre considération, a des droits légitimes à toute l'amitié qu'elle trouve en moi. Je lui dois bien plus qu'il ne lui a été payé, et je lui payerai plus qu'elle ne demandera.

L'INTENDANT. – Madame, je me trouvai dernièrement beaucoup plus près d'elle qu'elle ne l'eût désiré, je pense. Elle était seule, et confiait ses secrets à ses propres oreilles: elle pensait, j'oserais le jurer pour elle, qu'ils n'arriveraient point à des oreilles étrangères. Elle disait qu'elle aimait votre fils. «La fortune, dit-elle, n'est point une déesse, puisqu'elle a mis une si grande différence entre son rang et le mien: l'amour n'est point un dieu, puisqu'il ne veut montrer son pouvoir que lorsque les avantages sont égaux. Diane n'est point la reine des vierges, puisqu'elle a pu permettre que sa pauvre chevalière fût surprise sans défense à la première attaque, et qu'elle la laisse sans espoir de rançon.» Elle disait cela avec l'accent du plus amer chagrin que j'aie jamais entendu exprimer à une vierge. J'ai cru, madame, qu'il était de mon devoir de vous en instruire sur-le-champ, puisqu'il vous importe un peu de le savoir, à cause du malheur qui pourrait en arriver.

LA COMTESSE. – Vous avez rempli le devoir d'un honnête homme; mais gardez ce secret pour vous seul. Bien des probabilités m'avaient déjà instruite de ce fait; mais elles étaient toutes si incertaines que je ne pouvais ni les croire ni les rejeter. Laissez-moi, je vous prie: conservez ceci dans votre âme: je vous remercie de vos bons soins; je vous en dirai davantage une autre fois. (*L'intendant sort; Hélène entre.*) Voilà comme j'étais quand j'étais jeune. Si nous écoutons la nature, c'est ce qui nous arrive; cette épine est inséparablement attachée à la rose de notre jeunesse. Notre sang est à nous, et ceci est né dans notre sang. Partout où la forte passion de l'amour s'imprime dans un jeune cœur, c'est le sceau et la preuve de la vérité de la nature. Le souvenir de ces jours, qui sont passés pour moi, me rappelle les mêmes fautes. Ah! je ne croyais pas alors que ce fussent des fautes. Je le vois bien maintenant; son oeil en est éteint.

HÉLÈNE. – Quel est votre bon plaisir, madame?

LA COMTESSE. – Tu sais, Hélène, que je suis une mère pour toi.

HÉLÈNE. – Vous êtes mon honorable maîtresse.

LA COMTESSE. – Non, mais une mère. Pourquoi pas ta mère? Lorsque j'ai prononcé le nom de mère, j'ai cru que tu venais de voir un serpent. Qu'y a-t-il donc dans ce nom de mère, pour qu'il te fasse tressaillir? Je dis que je suis votre mère, et je vous mets au nombre de ceux que j'ai portés dans mon sein. On a vu souvent l'adoption le disputer à la nature; et notre choix nous donne un rejeton naturel né de semences étrangères. Tu n'as jamais oppressé mon sein des douleurs de mère, et cependant je te montre toute la tendresse d'une mère. Par la grâce de Dieu, jeune fille, est-ce te tourner le sang que de te dire: «Je suis ta mère?» Pourquoi ce triste précurseur des larmes, cet arc-en-ciel⁹ aux nombreuses couleurs entoure-t-il tes yeux? Pourquoi? Parce que tu es ma fille?

HÉLÈNE. – Parce que je ne le suis pas.

LA COMTESSE. – Je te dis que je suis ta mère.

HÉLÈNE. – Pardonnez-moi, madame, le comte de Roussillon ne peut être mon frère; je suis d'une humble naissance, et lui d'une famille illustre: mes parents sont inconnus, les siens sont tous nobles: il est mon maître, mon cher seigneur, et je vis pour le servir, et je veux mourir sa vassale. Il ne faut pas qu'il soit mon frère.

LA COMTESSE. – Ni moi, votre mère?

HÉLÈNE. – Vous êtes ma mère, madame! (pourvu que monseigneur votre fils ne soit pas mon frère); plutôt à Dieu que vous fussiez en effet ma mère, ou que vous fussiez la mère de tous deux! je ne le désire pas plus que je ne désire le ciel, pourvu que je ne sois pas sa soeur. Ne serait-il donc pas possible que je fusse votre fille, sans qu'il fût mon frère?

⁹ What is the matter, That this distemper'd messenger of wet, The many colour'd iris, rounds thine eye? Observation vraie exprimée poétiquement.

LA COMTESSE. – Oui, Hélène, tu pourrais être ma belle-fille. A Dieu ne plaise que ce soit là ta pensée! Les noms de fille et de mère agitent tellement ton poulx! Quoi! tu pâlis encore!.. Mes craintes ont enfin surpris ton amour. Je pénètre maintenant le mystère de ta solitude, et je découvre enfin la source de tes larmes amères. Maintenant tout est clair comme le jour. Tu aimes mon fils. Il serait honteux de vouloir dissimuler ce que ta passion publie, et de vouloir me dire que tu ne l'aimes pas: ainsi, dis-le-moi; avoue-moi la vérité: car vois, tes joues se l'avouent l'une à l'autre, et tes yeux le voient éclater si manifestement dans ta conduite, qu'ils le disent aussi dans leur langage. Il n'y a que le péché et une obstination d'enfer qui enchaînent ta langue, pour rendre la vérité suspecte. Parle: cela est-il vrai? – Si cela est, tu as dévidé un joli peloton. Si cela n'est pas, jure que je me trompe: cependant, je te l'ordonne au nom de l'oeuvre que le ciel peut faire en moi à ton profit, dis-moi la vérité.

HÉLÈNE. – Ma bonne maîtresse, daignez me pardonner.

LA COMTESSE. – Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE. – Votre pardon, ma noble maîtresse.

LA COMTESSE. – Aimez-vous mon fils?

HÉLÈNE. – Ne l'aimez-vous pas, vous, madame?

LA COMTESSE. – Point de détours. Mon amour pour lui vient d'un lien que personne n'ignore. Allons, allons, découvre-moi l'état de ton coeur, car ta passion elle-même t'accuse hautement.

HÉLÈNE. – Eh bien! je l'avoue ici, à genoux, devant le ciel et devant vous, madame, que j'aime votre fils plus que vous, et seulement moins que le ciel. Mes parents étaient pauvres, mais honnêtes; mon amour l'est aussi. N'en soyez pas offensée; car mon amour ne lui fait aucun mal. Je ne le poursuis point par des marques de prétentions présomptueuses, je ne voudrais pas l'obtenir avant de le mériter, et cependant je ne sais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je sais que j'aime en vain; je lutte contre toute espérance, et cependant je verse toujours les flots de mon amour dans ce crible perfide et fuyant, sans m'apercevoir qu'il diminue. – Ainsi, semblable à l'Indien, religieuse dans mon erreur, j'adore le soleil, qui regarde son adorateur, mais qui ne sait rien de plus de lui. Ma chère maîtresse, que votre haine ne rencontre pas mon amour, parce que j'aime ce que vous aimez. Mais vous-même, madame, dont l'honorable vieillesse annonce une jeunesse vertueuse, si jamais vous avez brûlé d'une flamme si pure, de désirs si chastes, et d'un amour si tendre, que votre Diane fut en même temps la déesse de l'amour, oh! ayez pitié de celle dont l'état est si malheureux qu'elle ne peut que prêter et donner où elle est sûre de toujours perdre; qui ne cherche point à trouver ce que ses vœux recherchent, mais qui, semblable à l'énigme, chérit le secret qui est sa mort ¹⁰.

LA COMTESSE. – N'aviez-vous pas dernièrement le projet d'aller à Paris? Parlez-moi franchement.

HÉLÈNE. – Oui, madame.

LA COMTESSE. – Pourquoi? Dites la vérité.

HÉLÈNE. – Je dirai la vérité, j'en jure par la grâce elle-même. Vous savez que mon père m'a laissé quelques recettes d'un effet merveilleux et éprouvé, que sa science et son expérience connue avaient recueillies pour des spécifiques souverains, et qu'il me recommanda de ne les donner qu'avec soin et réserve, comme des ordonnances qui renfermaient en elles de bien plus grandes vertus qu'on n'en pouvait juger sur l'étiquette. Dans le nombre, il y a un remède, dont l'utilité est reconnue pour guérir les maladies de langueur désespérées comme celle dont on croit le roi perdu.

LA COMTESSE. – Était-ce là votre motif pour aller à Paris? Répondez.

HÉLÈNE. – C'est votre noble fils, madame, qui m'a fait penser à cela: autrement, Paris et la médecine, et le roi, ne me seraient peut-être jamais venus dans la pensée.

LA COMTESSE. – Mais, Hélène, si tu offrais au roi tes prétendus secours, penses-tu qu'il les acceptât? Le roi et ses médecins sont d'accord. Lui, il est persuadé qu'ils ne peuvent le guérir;

¹⁰ Elle cesse de vivre alors qu'on la devine, dit une ancienne épigramme qui compare la femme à une énigme.

eux le sont aussi qu'ils ne peuvent le guérir. Comment croiront-ils une pauvre jeune fille ignorante, lorsqu'eux-mêmes, après avoir épuisé toute la science des écoles, ils ont abandonné le mal à lui-même?

HÉLÈNE. – Il y a quelque chose qui me dit, plus encore que la science de mon père, qui était pourtant le plus grand dans sa profession, que sa bienfaisante recette, qui fait mon héritage, sera bénie, pour mon bonheur, par les plus heureuses étoiles qui soient au ciel. Et si Votre Seigneurie veut me permettre de tenter son succès, je répondrai sur ma vie, que je perdrais dans une bonne cause, de la guérison du roi, pour tel jour et à telle heure.

LA COMTESSE. – Le crois-tu?

HÉLÈNE. – Oui, madame, et j'en suis convaincue.

LA COMTESSE. – Eh bien, Hélène, tu auras mon consentement, ma tendresse, de l'argent, une suite, et mes pressantes recommandations à tous mes amis, qui sont à la cour. Je resterai au logis, et je prierai Dieu de bénir ton entreprise. Pars demain, et sois sûre que tous les secours que je puis te donner ne te manqueront pas.

(Elles sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

A Paris. – Appartement dans le palais du roi

LE ROI *paraît avec de jeunes seigneurs, qui prennent congé de lui, et partent pour la guerre de Florence. BERTRAND et PAROLLES. Fanfares*

LE ROI. – Adieu, jeune seigneur. Ne perdez jamais de vue ces principes d'un guerrier. – Adieu, vous aussi, seigneur. Partagez mes conseils entre vous. Si chacun de vous se les approprie tout entiers, le présent est de nature à s'étendre à proportion qu'il est reçu, et il suffira pour tous deux.

PREMIER SEIGNEUR. – C'est notre espérance, sire, qu'après nous être formés dans le métier de la guerre, nous reviendrons pour trouver Votre Majesté en bonne santé.

LE ROI. – Non, non; cela est impossible: et cependant mon coeur ne veut pas avouer qu'il souffre de la maladie qui mine mes jours. Adieu, jeunes guerriers. Soit que je vive, ou que je meure, montrez-vous les fils des vaillants Français. Que la haute Italie (cette nation dégénérée qui n'a hérité que des défaites de la dernière monarchie ¹¹) reconnaisse que vous ne venez pas seulement pour courtiser l'honneur, mais pour l'épouser. Quand les plus braves de vos rivaux reculeront, sachez trouver ce que vous cherchez pour vous faire proclamer hautement par la renommée. – Je vous dis adieu.

SECOND SEIGNEUR. – Que la santé soit aux ordres de Votre Majesté!

LE ROI. – Et ces jeunes filles d'Italie... Prenez garde à elles. On dit que nos Français n'ont point de langue pour les refuser, lorsqu'elles demandent: prenez garde d'être captifs, avant d'être soldats.

LES DEUX SEIGNEURS. – Nos coeurs conserveront vos avis.

LE ROI. – Adieu. (*A quelqu'un de ses gens.*) Venez à moi.

(On le conduit sur un lit de repos.)

PREMIER SEIGNEUR, à *Bertrand*. – O mon cher seigneur, faut-il que nous vous laissions derrière nous!

PAROLLES. – Il n'y a pas de sa faute, le jeune galant.

SECOND SEIGNEUR. – Oh! c'est une superbe campagne.

PAROLLES. – Admirable. J'ai vu ces guerres.

BERTRAND. – On m'ordonne de rester ici, et l'on m'écarte, en me criant: Trop jeune! l'année prochaine! il est trop tôt encore.

PAROLLES. – Si cela vous tient si fort au coeur, mon garçon, dérobez-vous bravement.

BERTRAND. – On me force à rester ici pour être le complaisant d'une jupe, et faire crier ma fine chaussure sur un parquet uni, jusqu'à ce que tout l'honneur soit acquis, et sans user d'épée que pour danser ¹². – Par le ciel, je me déroberai d'ici!

PREMIER SEIGNEUR. – Il est honorable de se dérober ainsi.

¹¹ L'empire romain.

¹² On dansait alors l'épée au côté.

PAROLLES. – Commettez ce larcin, comte.

SECOND SEIGNEUR. – Je suis votre second; adieu.

BERTRAND. – Je tiens à vous; et notre séparation est une torture.

PREMIER SEIGNEUR, à *Parolles*. – Adieu, capitaine.

SECOND SEIGNEUR. – Salut, bon monsieur Parolles.

PAROLLES. – Nobles héros, mon épée et les vôtres sont de la même famille. Mes braves et brillants seigneurs! Un mot, mes chères lames. – Vous trouverez, dans le régiment des Spiniens, un certain capitaine Spurio, avec sa cicatrice ici sur la joue gauche, une marque de guerre, que cette épée que voici lui a gravée sur le visage: dites-lui que je suis en vie, et retenez bien ce qu'il vous dira de moi.

SECOND SEIGNEUR. – Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

(Les deux seigneurs sortent.)

PAROLLES. – Que Mars vous chérisse comme ses disciples. (*Voyant le roi se lever sur son séant,*) Quel parti prenez-vous?

BERTRAND. – Arrête. – Le roi...

PAROLLES. – Étendez donc plus loin vos politesses avec ces nobles seigneurs: vous vous êtes renfermé dans une formule d'adieu trop froide: soyez plus démonstratif avec eux; ce sont eux qui dirigent les modes; leur tournure, leur manière de manger, leur langage, leurs mouvements, tout est sous l'influence de l'astre le plus en vogue: et quand ce serait le diable qui conduirait la danse, ce serait eux qu'il faudrait suivre: courez les rejoindre, et mettez plus de chaleur dans vos adieux.

BERTRAND. – C'est ce que je veux faire.

PAROLLES. – De braves gens! et qui ont tout l'air de devenir de robustes guerriers.

(Ils sortent.)

(Entre Lafeu.)

LAFEU, *se prosternant devant le roi*. – Pardon, mon souverain, pour moi et les nouvelles que j'apporte.

LE ROI. – Je vous l'accorderai, si vous vous levez.

LAFEU, *se relevant*. – Vous voyez donc debout devant vous un homme qui apporte son pardon. Je voudrais, sire, que vous vous fussiez mis à genoux pour demander mon pardon, et que vous puissiez, à mon commandement, vous relever comme moi.

LE ROI. – Je le voudrais aussi: je t'aurais cassé la tête et je t'en aurais demandé pardon après.

LAFEU. – En croix, ma foi ¹³. – Mon cher seigneur, voici ce dont il s'agit: voulez-vous être guéri de votre infirmité?

LE ROI. – Non.

LAFEU. – Oh! ne voulez-vous pas de raisin, renard royal? Mais vous mangerez mon bon raisin, si mon royal renard peut y atteindre. J'ai vu un médecin qui est capable de faire entrer la vie dans une pierre, d'animer un rocher, de vous faire danser la canarie ¹⁴

¹³ I had broke thy pate, And ask thee mercy for it. LAFEU. Good faith across. Cas où la tête est cassée, plaisanterie qu'on retrouve dans la comédie des *Méprises*.

¹⁴ Danse française alors en vogue.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.